

VENÉRIE



Trente années d'espace Trente années de liberté Trente années de courre du lièvre

D'abord : reconnaissante mémoire

Comme d'autres, je ne peux vivre sans mémoire, sans tristesse également d'un passé qui ne renaîtra pas. Mémoire du temps, des hommes qui m'ont transmis ce qu'eux-mêmes avaient reçu d'un patrimoine impérissable et solide comme le marbre.

Durant trente années de la première chasse à la dernière deux familles m'ont éclairé, guidé, soutenu, deux amis m'ont accompagné : La famille Roualle, la famille Bocquillon, mes amis Béraud de Vogüe et Philippe Casier. La famille reste quel que soit le chemin parcouru et la distance accomplie ; ces silhouettes dessinées dans le cœur me côtoient sans cesse : profils de M. Jean de Roualle, hiératique et distingué, de ses fils, Yves austère et intègre, Alain chaleureux et tendre ; présences constantes de Pierre Bocquillon charismatique et intelligent, de son frère Jean passionné jusqu'à la douleur par un plaisir exigeant échangé avec les chiens et épanoui par la forêt, passionné par le contenu de la vie rurale, par l'authenticité, par la fraîcheur que confère l'enfance... Que d'images imprégnées dans la chair du souvenir !... Ils m'ont donné «quelque chose à vivre».

Que d'intensité avec Béraud, élégant comme un sphinx, désordre et curieux comme un artiste, incontournable comme une maîtresse ; quelle complicité avec Philippe charmeur et jovial, cultivé et optimiste.

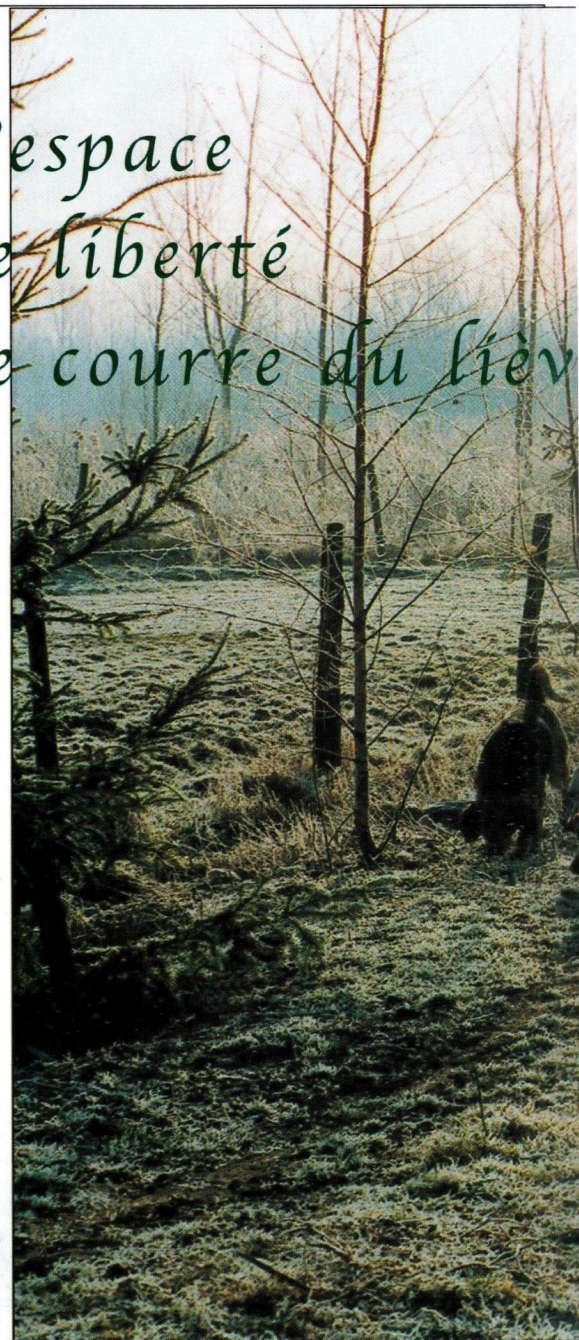
Amertume des choses vécues, inquiétudes de celles à venir, interrogation sur le pire des horizons, celui du renoncement...

J'ai lu par instant, dans ces regards un bonheur suffocant qui confondait parfois le plaisir et le tourment. Il en va ainsi des vies exaltées...

Ces parcours de veneurs m'ont bouleversé, ces cœurs friables toujours émus et ces mains rugueuses qui laissaient couler des vagues de tendresse pour les pétrir avec l'oreille des chiens ont transformé l'âpreté en douceur, jusqu'à m'en convaincre.

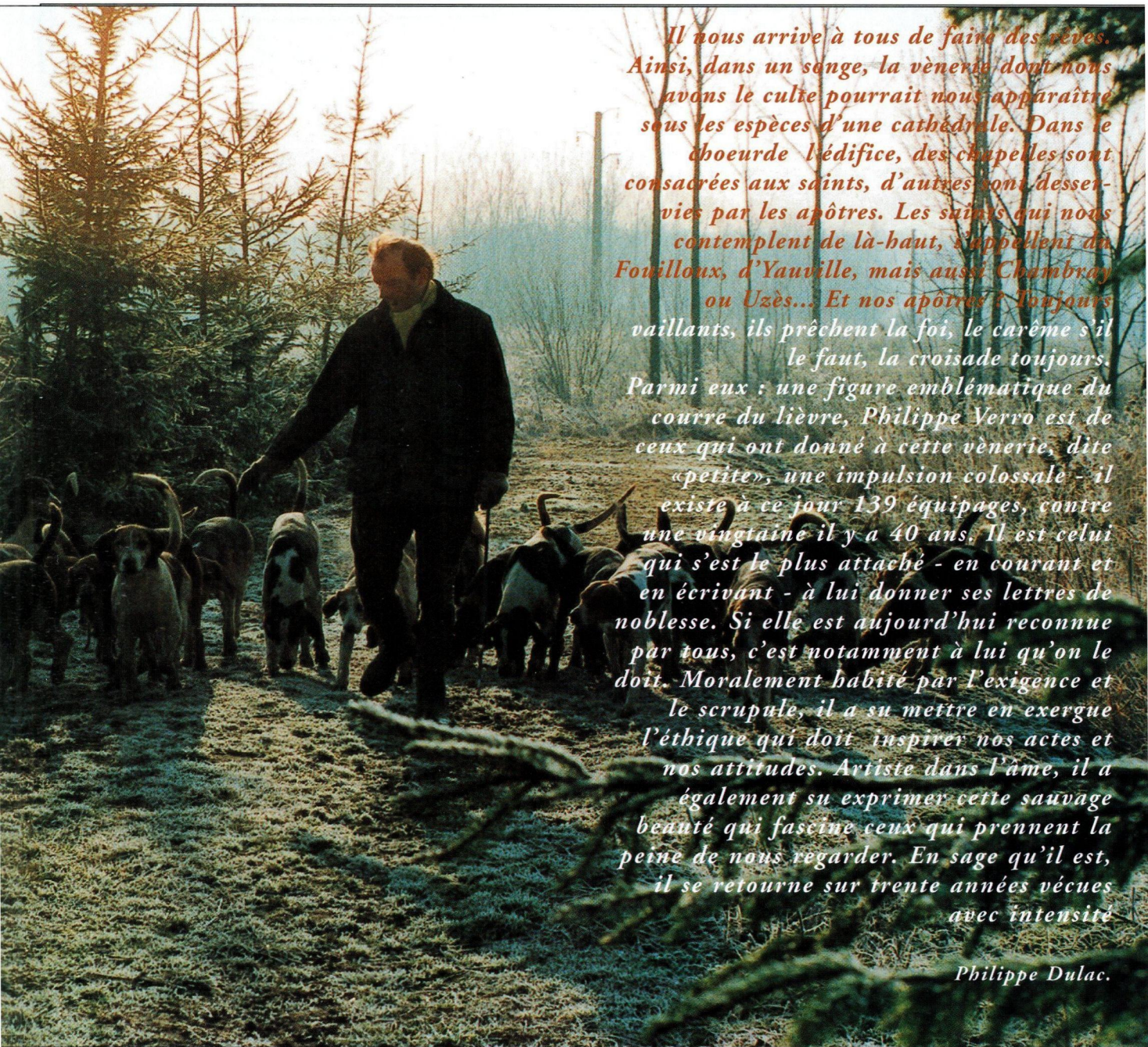
Vicissitude, éloignement ? Surtout proximité d'un attachement qui ne pourra se dissoudre, même dans l'eau des fleuves.

Puissent les années à venir nous ménager quelques rencontres intenses, quelques ferveurs indispensables pour échanger, en silence, des regards de mémoire. Puisse ce langage sacré nous conduire encore jusqu'à la perpétuité de cet art fascinant, celui de mener la chasse avec des chiens et des hommes.



J'ai toujours été un veneur moyen et je le suis resté. L'âge, sans doute, m'a quelque peu amélioré. Pourquoi moyen ? Simplement, par absence de l'intuition géniale qui vous fait partir du bon côté lors d'une difficulté ou déceler dans l'instant le «change» que la meute chasse allègrement. Pour me consoler quelque peu, les grands peintres possèdent eux aussi ce fameux talent. Il ne leur donne sans doute pas plus de joie que ceux qui essaient de barbouiller, mais simplement plus de considération, et la gloire, même pour eux, arrive souvent trop tard...

Mon principal handicap dans la vie en



Il nous arrive à tous de faire des rêves. Ainsi, dans un songe, la vènerie dont nous avons le culte pourrait nous apparaître sous les espèces d'une cathédrale. Dans le chœur de l'édifice, des chapelles sont consacrées aux saints, d'autres sont desservies par les apôtres. Les saints qui nous contemplent de là-haut, s'appellent du Fouilloux, d'Yauville, mais aussi Chambray ou Uzès... Et nos apôtres ? Toujours vaillants, ils prêchent la foi, le carême s'il le faut, la croisade toujours. Parmi eux : une figure emblématique du courré du lièvre, Philippe Verro est de ceux qui ont donné à cette vènerie, dite «petite», une impulsion colossale - il existe à ce jour 139 équipages, contre une vingtaine il y a 40 ans. Il est celui qui s'est le plus attaché - en courant et en écrivant - à lui donner ses lettres de noblesse. Si elle est aujourd'hui reconnue par tous, c'est notamment à lui qu'on le doit. Moralement habité par l'exigence et le scrupule, il a su mettre en exergue l'éthique qui doit inspirer nos actes et nos attitudes. Artiste dans l'âme, il a également su exprimer cette sauvage beauté qui fascine ceux qui prennent la peine de nous regarder. En sage qu'il est, il se retourne sur trente années vécues avec intensité

Philippe Dulac.

général, qui parfois a représenté un avantage, demeure l'incapacité de modérer une exaltation, source de précipitations désastreuses. La pondération, année après année, s'installe de gré ou de force et souvent par incapacité d'assumer les exigences de la fougue.

Ces trente années de courses à travers les champs et les bois, ces trente mille kilomètres courus m'ont appris à répondre à certaines interrogations sur les comportements humains ou animaux, appris à m'insérer dans la liberté sauvage, à y gagner une place, à choisir cette splendide liberté, à décou-

vrir l'expérience des espèces à travers ce maître absolu qui se nomme l'instinct.

Magnifique instinct animal plus efficace que les élucubrations stratégiques humaines. A cause de l'instinct, je me suis rendu dépendant du «récri» des chiens, assujetti à l'un des plus grands bonheurs qui m'ai été donné de percevoir : la chasse ; j'ai subi sa violence et trop souvent «l'ivresse de la poursuite», voilà peut-être une part de vérité enfouie au plus profond de nous, vérité lointaine, transformée avec l'évolution, rendue opaque par le monde civilisé.

Cette sauvagerie intransigeante de l'instinct ressurgie chez l'homme, doit néanmoins se policer, s'organiser, trouver même de grands lyrismes pour tenter de justifier sa part d'intolérance et se faire pardonner un plaisir cruellement aveugle.

Que de fois ai-je prononcé les mots justice et respect, que de fois la réalité de l'action, son engagement m'ont conduit à l'excès, à l'oubli, tout au moins à la négligence. Je ne veux pas particulièrement me culpabiliser, mais simplement remettre les aiguilles dans le sens de la marche, et entendre la fanfare de la vérité : bonheur et plaisir font souvent loi.

TRENTE ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE

Suite...



Accueil du Rallye Ardillières
en forêt de Chantilly



Les honneurs au baron Jacques de Fierlant Dormer



Philippe Casier, Philippe Verro et Charles de Fierlant en goguette

«... Mémoire des hommes
qui m'ont transmis
ce qu'eux-mêmes
avaient reçu...»



Saint-Hubert à La Chapelle-en-Serval : (de g. à
dr.) J.L. Marchand, Ph. Verro, Saute-au-Bois,
J. Kulka et J. Bocquillon



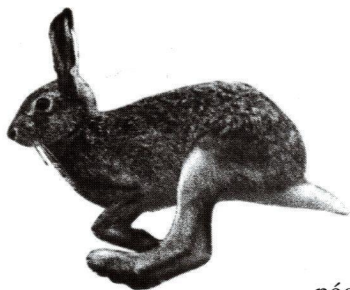
Philippe Casier au rapport

«... ils m'ont donné
quelque chose
à vivre»

Photos : courtoisie

**Le chien est un guerrier,
mais c'est bien l'homme qui
arme son bras**

Cela confessé, la chasse à courre impose une beauté intouchable, inaccessible presque ; ce qu'elle recèle de sacré dans ses rites, impose la méditation et la dignité. J'évoque l'atmosphère si particulière des matins de chasse, où, de la sortie de son lit, au lancer de l'animal, l'inquiétude et la concentration nous envahissent. Le plaisir vibrant des prémices... Les frissons du départ, après, c'est une autre affaire, aussi dangereuse et pernicieuse qu'une déclaration de guerre, il ne reste plus grand place pour ces frissons contemplatifs étouffés par l'intensité du combat, dont l'objectif essentiel, tyrannique circule telle une rengaine : la prise. Il en va ainsi de l'âme humaine,



autour
d'une
table de
négociations
les éléments d'un

drame peuvent être analysés, rangés, traités, presque révolus, sur le terrain les effervescences bouillonnent et prennent de vitesse la modération. Les affres et les exigences de la passion bouchent l'horizon. La victoire pour le guerrier triomphant fait oublier les larmes et les déchirants adieux sur le marche pied du train, la ferveur de la certitude de la bonne cause et de sa réussite ont tout obscurci y compris hélas, le soldat ennemi gisant dans «le frais cresson bleu, deux trous rouges au côté droit». Certes l'animal n'est pas un ennemi, mais la poursuite qu'on lui impose ne ressemble pas pour autant à un acte fraternel. Pour cette raison, cette unique raison, il est par-

fois bien délicat de repasser par la case «amour» pour définir les sentiments qui nous lient à l'animal. Amour-posssession, amour-convoitise, tout au plus !

Le chien est un guerrier, mais c'est bien l'homme qui arme son bras ; et c'est bien lui, du reste, l'essentiel de la troupe, prédateur artificiel de la vie sauvage. Il ne le devient que ponctuellement au gré de la volonté de son maître auquel il reste soumis. Translation subtile de l'instinct sauvage, paravent

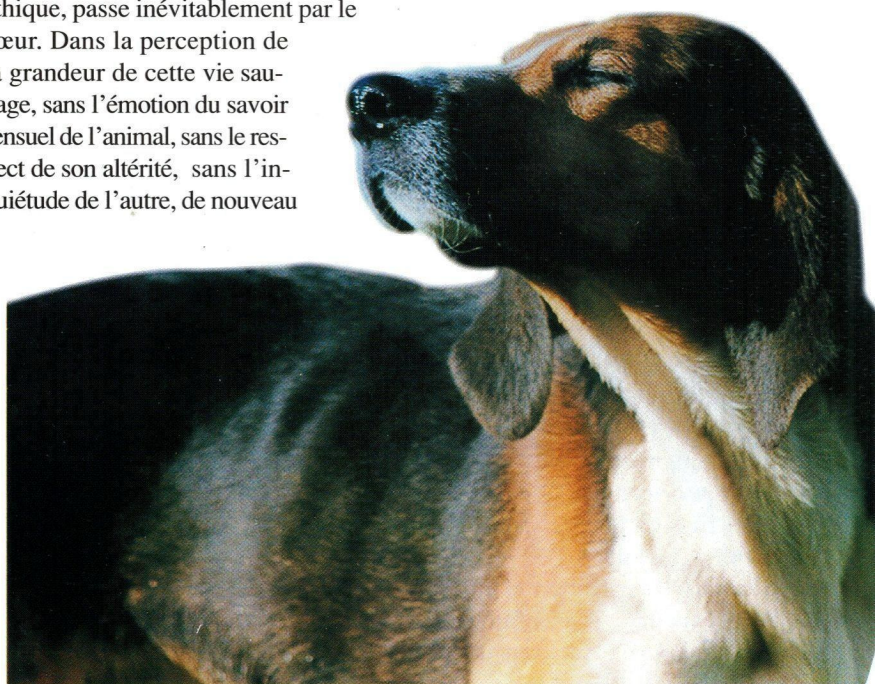
**Ce qu'il est convenu
de nommer éthique, passe
inévitablement
par le cœur**

translucide qui ne masque pas pour autant les responsabilités morales strictement humaines. Le chien, lui, échappe à l'éthique. Accès réservé, privilège de l'esprit, il incombe au patron d'établir une sorte de code qui organise les pulsions, les canalise et les rend acceptables aux regards d'autrui. Hélas ! Ce qu'il est convenu de nommer éthique, passe inévitablement par le cœur. Dans la perception de la grandeur de cette vie sauvage, sans l'émotion du savoir sensuel de l'animal, sans le respect de son altérité, sans l'inquiétude de l'autre, de nouveau

hélas ! mille fois hélas ! ...

Le chemin reste obstrué, car la mémoire peut s'améliorer, l'intelligence se parfaire dans certaines limites, contre l'absence de sensibilité de cœur, personne ne peut rien. La chasse, l'amour, la vie, la mort, contradictions premières ? Non ! Complémentarité entre plaisir, trait d'union entre tous. Car celui qui regarde apprend à aimer. Volonté de connaissance, curiosité de l'observation, compassion du regard, émotion du silence, autant de chemin vers l'éthique. Savoir et pouvoir rester digne, éprouver cette légère amertume de la disparition, voilà l'inspiration du respect.

Toutes les règles viennent après, elles relèvent de l'évidence et deviennent besoin ; besoin d'aimer, d'aimer très loin son cheval, ses chiens, sa proie. Besoin de regarder courir la vie dans sa maison d'arbres, de prairies et de rivières. Nécessité surtout du rêve, d'un inaccessible rêve que l'on poursuit jusqu'à se l'approprier, et qui, dès qu'il meurt avec la proie, nous renvoie à notre solitude et nous invite à recommencer ... Recommencer l'imaginaire du rêve ? Alors la violence devient



TRENTE ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE
Suite...

plus digeste, elle se dissout dans les secrets de l'âme. La pire des punitions pour un veneur sans les principes de la morale et les frissons de l'émotion s'affirme comme l'exclusion du monde sauvage auquel il se prévaut d'appartenir. L'égoïste individualité demeure peut-être la pire trahison de la morale. Le plaisir sans frontière peut être la pire certitude de la décadence du cœur.

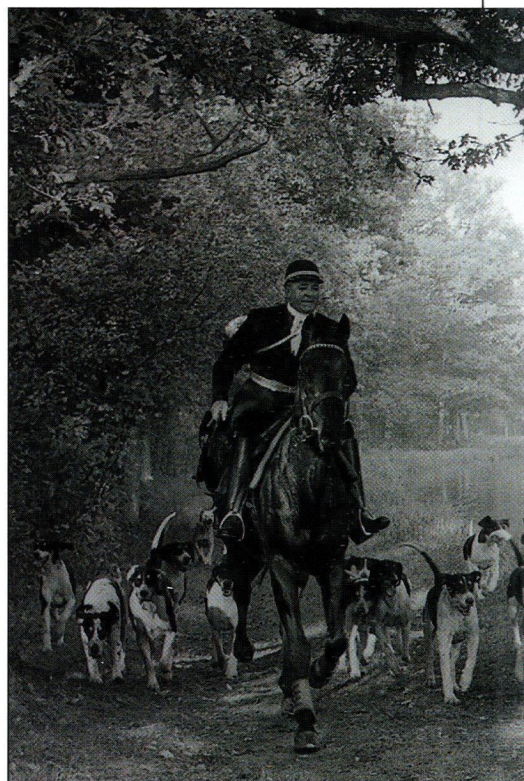
Ai-je raison de poser ces questions ?

D'avoir la prétention de tenter d'y répondre. Je le crois, même si à cause de cela ces trente années ont été plus compliquées, même si mon cœur a flanché, gagné par la faiblesse ; je m'en voudrais de ne pas me les avoir posées, je m'en voudrais de ne pas avouer mon incapacité à les résoudre. Elles ne m'ont pas empêché de chasser avec gaieté, avec passion. Trente années de courre du lièvre... Trois cents prises et

combien d'échecs ?...

Néanmoins, si je voyais tout d'un coup tous ces lièvres au pied de mon escalier, j'en deviendrais blême, lorsque je les divise par trente, cela me rassure...

L'échec me donne encore envie, car l'excès de réussite comme l'excès de séduction procurent l'insatisfaction et grignotent l'envie. Je vais relater la première chasse et évoquer la dernière terminées par une prise, près de neuf cents autres sorties les séparent. Puisse le ciel m'en accorder encore quelques unes. Demander de nouveau trente années relèverait de l'utopie, sauf dans le cas où nous pourrions finir le parcours là-haut, ce qui n'est pas impossible, car le temps n'aura plus de sens, la mémoire plus de contenu et le rêve sera perpétuel !...



Hubert Colladent ramenant des chiens à Mortefontaine

*A la mémoire d'Hubert,
premier piqueur de l'Équipage
Piqué Avant Nivernais*

*Extrait du recueil
«Chasses insolites
d'une vènerie très discrète»
Editions du Gerfaut*

Premier mars 1972, un chemin pierré de la Nièvre quitte une départementale et s'enfonce entre les pommiers jusqu'à « l'étang du loup » dominé par les maisons du domaine de «Boux» dont le bâtiment principal ouvre ses fenêtres directement sur l'eau. La Peugeot camionnette des années cinquante, repeinte au pinceau, s'arrête dans la cour de la ferme sous le regard conjugué de cent Charolais alignés dans leur stalle. Le moteur tousse dans un retour d'allumage et finit par s'éteindre. la cour reste vide, il est midi. Les ouvriers ont sorti la musette et Hubert le piqueur déjeune dans sa cuisine enfumée. Le temps s'est dégagé sous le vent du nord

et l'haleine des chiens s'échappe en volutes ; vingt truffes, quarante yeux



Photo : courtoisie

étonnés, quatre-vingt pattes engourdies pressées de se répandre sur les herbes humides. La porte de la cuisine finit par s'ouvrir et Hubert vient à ma rencontre en s'essuyant la bouche ; il semble glisser sur le sol, tant son mouvement reste dissimulé par un immense tablier bleu. Son visage est pourpre et cette rougeur soutenue encadre un sourire et cinq ou six dents en or qui font ressortir, si c'est possible, ses yeux globuleux embués de larmes. Il me tend lentement une main rugueuse, énorme, après l'avoir machinalement essuyée sur son tablier.

« Monsieur le comte va revenir, venez donc boire un verre, il gelait ce matin, hier il pleuvait, allez comprendre... C'est bien pour ça que les voies ne sont pas fameuses en ce moment ; pour sûr que vous aurez du mal à courir un lièvre... C'est dommage parce que M. le Comte me disait qui se souvenait pas avoir vu de chasse au lièvre dans le pays... Au tout début l'équipage l'a chassé y a bien cinquante ans !... C'est une chasse de jeunes ; allez,



Photo : G. Hello

courir comme un lapin c'est plus de mon âge...

Je m'étais assis sur le tabouret devant le poêle, un ancien «Godin» avec un mica surchauffé au contact des braises, alimenté moitié bois, moitié boulets, cette région bocagée n'étant pas un pays de grandes forêts. Hubert s'était remis à table et la tête baissée, il mâchonnait la fin de son ragoût. Il mangeait gras, buvait un bon coup, toujours du rouge, «*un sac vide ça tient pas debout*», se plaisait-il à répéter. Je regardais cet homme vieillissant, solide, d'apparence rustique, mais pour celui qui le connaissait, débordant de subtilité, d'éducation et d'humour acerbe.

Cette personnalité affirmée possédait une expérience rare de la nature et de sa faune, accrue par une faculté intuitive qui le rendait prudent, réservé, parcimonieux dans ses jugements.

Une légende entretenue par cette prudence en avait fait un personnage très écouté et une référence en matière de vènerie. J'avais chassé avec le

Piqu'avant Nivernais, dans les années soixante. En le regardant mâcher en silence son pot-au-feu, j'écoutais l'eau bouillir sur le poêle... et je me souvins qu'il m'avait insufflé la passion des chiens... Hubert m'apparut, sa meute de blancs et noirs, collés dans les jambes de son cheval qu'il montait, la jambe très en avant, assis dans le fond de sa selle... Dans un écho, je l'entendis précipiter, à l'inverse de la chasse, les cavaliers qu'il estimait devenir un handicap, plutôt qu'un avantage... Il sauça son assiette avec soin...

Valet de chiens à quatorze ans, sa vie entière s'était passée parmi les chiens courants. La sélection stricte qu'avait installé dans les origines, le marquis Jean de Roüalle. son patron et complice, donnait, au travers des générations, la reproduction génétique des races pures et fixées, dans la taille, la robe, et surtout la finesse du nez, le sérieux, le perçant. J'avais encore dans l'œil cette meute exemplaire à manteau très noir, au poil brillant, à l'oreille tournée finement, et à l'ossature à la fois structurée et légère ; le regard que les chiens portaient vers Hubert en disait long sur l'affection et la confiance. Piqueux d'exception, il lisait l'âge des cerfs par le pied tel Plinie l'Ancien, pressentait leurs parcours, devinait leurs comportements et se fiait aveuglément aux subtiles attitudes de ses chiens.

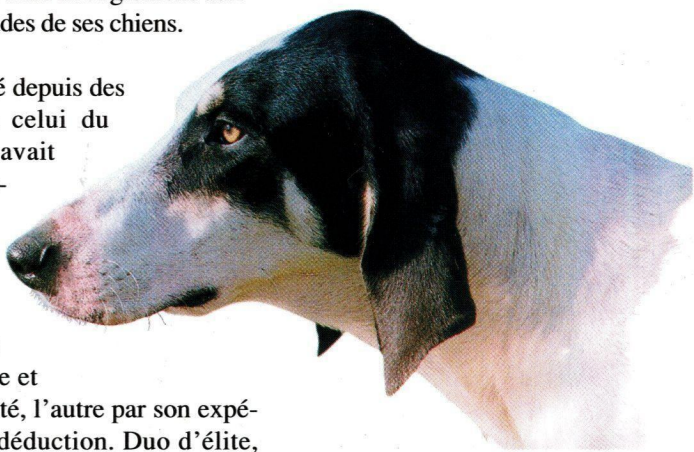
Son destin lié depuis des décennies à celui du Marquis, avait rendu indispensable cette union dans la réussite. L'un par sa finesse et sa perspicacité, l'autre par son expérience et sa déduction. Duo d'élite,

réussite exceptionnelle dans la voie du chevreuil, machine sans faille dans la voie du cerf, l'équipage sédentaire et attaché aux forêts d'Ermenonville, d'Halatte et de Chantilly, venait de retourner dans son fief d'origine de la Nièvre, qui, sur le plan du droit de passage et de la densité des animaux, n'était pas sans poser de problème. Région d'herbage, donc d'élevage, beaucoup de troupeaux restaient, jusqu'aux premières gelées, en pâture, et le passage des chiens courants, déclenchait bien souvent des fuites désordonnées, avec bris de clôture et irri-

tations locales. Le cheptel des grands animaux s'avérait en outre très clairsemé et les quelques massifs forestiers des forêts de Vincence, de Saulières, de la Gavelle ou des Bertranges ne fournissaient pas, à l'époque, d'animaux courables

en quantité suffisante ; aussi le Marquis avait-il installé deux parcs d'élevage de cervidés, peuplés d'animaux venant d'Europe Centrale et procédait régulièrement à des lâchers qui s'adaptaient fort bien au territoire de bocage, et dont la présence parfois se signalait à quarante kilomètres à la ronde ; les deux parcs se situaient l'un au «Charmois», l'autre à «Boux».

«...Cette personnalité affirmée possédait une expérience rare de la nature et de sa faune...»



TRENTE ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE
Suite...



«...l'autre essaim d'abeilles

de mes jeunes veneurs aussi ardents que mes chiens...»

Hubert interrompit mes pensées en bousculant le «fétou» ; le couvercle tomba au sol. Le poêle s'était mis à fumer abondamment, ce qui indiquait que le vent avait encore tourné et la cuisine ressemblait au port de Douvres les jours de brouillard. *Vous avez monté l'équipage depuis combien de temps ?* me demanda-t-il. *«Cette année, Hubert ; nous n'avons chassé que quatre fois dans l'Oise».*

«D'où viennent vos chiens ?». Les vingt beagles anglais provenaient des équipages anglais de renom : le Aldershot Beagles, le Trinity foot, l'équipage de Miss Angus. Cet énoncé lui sembla de la langue hébraïque et il ajouta : « Du moment qu'ils chassent ! ». Pour chasser, ils chassaient très nerveux, se déplaçant en essaim d'abeilles, ils couvraient beaucoup de terrain, grouillants, très brigands, braconniers par naissance, ils convenaient à certains territoires, beaucoup moins à d'autres en particulier à la grande forêt ; leur qualité de créance se laissait facilement dominer par une ardeur incontrôlable.

En sortant de la cuisine d'Hubert, je découvris l'autre essaim d'abeilles de mes jeunes veneurs aussi ardents que

mes chiens mais beaucoup moins résistants. Bas blancs à l'ancienne, gilet galonné, veste de velours, trompes et chaussures à crampons astiquées, ils débarquaient d'une gravure d'époque, conquérants pressés d'une victoire bien incertaine.

Yves, fils du Marquis «Jean», homme d'apparence glaciale, aux qualités de cœur et d'amitié sélective mais fiables, ne favorisait pas la décontraction, moins encore la familiarité.

Il nous accueillit avec un sourire fugace et un regard en dessous, nous invitant à prendre le rapport qu'il fit lui-même en présence d'Hubert et des seconds, «Débuché» et «Long Jarret». Les Beagles grouillants mais habitués



«A la voie»

à la discipline anglaise se mirent facilement en meute et ce lot tricolore, musclé, tonique, remuant, sembla à ces Messieurs : «très attachants».

« Mon cher ami, j'ai connaissance depuis deux mois, à la fin de l'hiver, dans les roseaux de l'autre côté de l'étang, d'un capucin très gris, certainement ladré qui rentre au gîte après avoir fait le tour de l'étang par la petite route pierrée de votre arrivée en se dirigeant vers le parc aux cerfs. Il mêle ses voies et je n'ai jamais pu avoir connaissance de sa rentrée exacte ; ce matin, je ne l'ai pas aperçu. Commencez par fouler ce secteur, je serais très déçu si vous ne le lanciez pas ».

Les trompes, les excellentes trompes, l'une des richesses de l'équipage tout neuf, celles de Blandine, de Nicolas, d'Emmanuel, de Jean-Jacques, d'Eric, d'Hervé, de Gérard, d'Arnaud et j'en oublie certainement, car quelques suaves et fraîches jeunes filles attiraient une nuée de séducteurs. Ces fameuses trompes se formèrent, et lancèrent la fanfare du maître de céans suivi d'un départ pour la chasse. La qualité des sonorités, le modulé des notes, la puissance du souffle, la coordination des «premières et des secondes», pour tout dire, l'âme de ce langage sonore procurait ce fluide glacial de l'émotion qui vous donne la peau en relief.

L'image de cette peinture très anglo-saxonne se mit en marche vers l'extrémité la plus rétrécie du plan d'eau, en forme de poire. La végétation marécageuse formée de plantains, de nénuphars, de valérianes, de reines des prés coloriait de toute la gamme des verts cette berge inondée.

En marchant dans cette fange encore gelée qui craquait sous les pieds, se dégageaient des vapeurs enfouies et tièdes qui s'épandaient au-dessus des roseaux et troublaient le paysage. Les chiens requéraient dans ce clapotement, sans se voir ; ils s'étiraient en éventail, foulant avec minutie les endroits les plus secrets. Nous arrivions dans la partie la plus large, les berges fermées contenaient précisément l'eau plus claire. La

terre s'asséchait permettant l'éclosion des mercuriales d'un vert presque noir ; un foisonnement de fleurs en boutons, violettes ou jaunes pâles, annonçait les longues étamines de l'ancolie et préparait les grappes en ombelle de la marguerite sauvage. Les couleurs et les parfums à venir forçaient avec délice notre imagination.

Dans cette végétation les chiens changèrent de comportement : plus affairés, plus précis dans la quête. Les plus fins de nez, très attentifs, le fouet en balance instillait des odeurs, les triaient, les interprétaient pour aboutir au gîte du capucin.

Un instant, ils donnèrent de la voix, nous attendions, immobiles, attentifs, presque fascinés le moment unique où vingt gorges, annonceraient le lancer de l'animal, enfin mis debout.

Mais les effluves annonciatrices s'en-volaient et malgré leur activité redoublée par la proximité, les chiens relevèrent la tête, leur œil



s'éteignit, ils cessèrent leur quête et attendirent qu'on les porta dans une autre direction.

Nous foulâmes en sens inverse sans succès ; nous avions battu avec méthode tout le bord Est de l'étang et décidâmes, à regret, de partir à la billebaude, en direction du «Bois de Raie». Cette portion boisée par quelques chênes aux fûts noués, et par des châtaigniers creux laissait, sans raison, s'élancer de temps à autre un

arbre d'exception, à la grande bille lisse et droite jusqu'à la première couronne ; ces quelques arbres dominants, accompagnés par ces mauvais sujets, étalaient, beaucoup plus haut, un houp-pier admirable, rond, éclaté qui absorbait avec panache une lumière exclusive. La végétation du sol livrée à l'anarchie du réensemencement naturel luttait en s'étouffant, au milieu des ronces, des clématites, des mercuriales, le tout entremêlé de houx qui rendaient inaccessibles certains endroits et en interdisaient tout trajet au pas de course.

Dans ce monde inviolé les chiens fou-lèrent avec difficulté, déconcentrés et sans doute déçus de ne pas avoir concrétisé leur premier pressentiment ; nous avançons avec peine, lorsque retentit le long du chemin du «Bois-sot» des appels au maître. La trompe claire et détachée me fit imaginer celle de Jean-Jacques. Je le rencontrais, sur le pierré, courant vers moi ; en

«...les parfums à venir
forçaient avec délice notre imagination...»



TRENTE ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE

Suite...

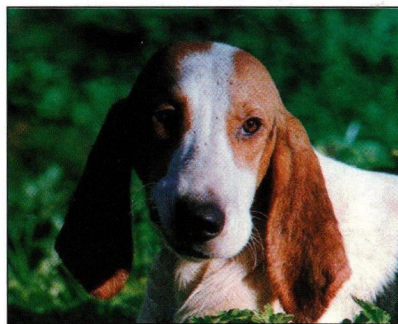
m'apercevant, il se tourna dans la direction de l'étang et entonna une vue entrecoupée de halètements. L'oreillard ladré avait attendu le départ de l'équipage pour vider le marais, sortant l'on ne sait d'où, mais il était tombé dans sa fuite discrète, nez à nez, si je puis dire, avec une jeune fille accroupie qui, se relevant avec précipitation, était venue l'annoncer au sonneur cramoi-si.

Il m'accompagna au trot, jusqu'à la jeune fille qui m'indiqua précisément l'endroit de sa rencontre. Les chiens embarquèrent la voie comme une vague déferlante, criant à pleine gorge ; ils repassèrent le chemin du «Boissot», remontèrent à peu près de là où je venais, l'animal ayant dû monter dans cette flore touffue, pendant que j'en descendais.

J'entendis encore les chiens crier quelques temps, puis empêtré dans cette verdure, j'arrivais sur le haut du bois avec beaucoup de retard pour découvrir en contrebas, la meute, séparée d'un troupeau par le ruisseau de «Fontaine Noire» qui coule et alimente «l'étang du Loup».

Le spectacle dans ce creux d'herbe et d'eau était de toute beauté.

Dans la lumière indiscrete de ce fond de vallée, montait l'incantation des



récris, il est vrai que leur musique tantôt étouffée par un air plus doux, tantôt accentuée par l'évaporation de la brume, remontait, modulée comme un chant par l'écho, et se diluait au som-

«..Dans le moment
dépressif d'un long défaut,
la magie de la poursuite, le
goût infernal de la course,
(...)
tout ce bonheur absorbé
goulûment s'arrête..»

met de la pente, au-delà des haies d'épines. Je m'arrêtais un moment, les pulsations accélérées tapaient derrière mes yeux, rendaient légèrement indistinct l'horizon et coloraient la lumière en une barrière rose et bleu.

Reprenant mon souffle, je piquais vers

le bas de la colline d'une allure accélérée par la pente. La meute longeait toujours le ruisseau et disparut dans un méandre. J'arrivais en retard et me heurtai à un renard qui, dérangé, faisait retour discrètement ; arrivé au-delà de la boucle du ruisseau, j'écoutais sans rien entendre. Les chiens se trouvaient en défaut. En inspectant le sol boueux, je découvris un vol-ce-l'est de lièvre bien marqué, les griffes inscrites dans la glaise, qui se dirigeait dans le ruisseau ; le bord inverse très relevé en interdisait l'accès... Le lièvre s'était sans doute mis à l'eau et laissé descendre dans le léger courant. Pipit revenant sur son contre en avait du reste connaissance. J'emmenais le chien en pibolant, le reste de la meute arriva, longea la berge, cherchant un rentrée. Cent mètres, au-delà, Lilac mit son nez sous la berge dans l'enchevêtrement racinaire d'un saule disparu. Tout à coup, je vis jaillir de ce trou noir le lièvre et le chien. A moitié étranglée de joie la chienne fit rallier tous les chiens et la musique reprit jusqu'à la route qui va des «Garennnes» à la «Sauve». Là, l'animal buta, sans doute gêné par un passage automobile, refusa de traverser, recula une cinquantaine de mètres sur sa double et remonta jusqu'à la moitié du bois de «Raie» qu'il traversa presque en ligne droite.

Dans ce trajet, la voie de contact très présente rendait le chasser correct et les chiens perçaient en diminuant leur retard. Arrivés en bordure de plaine un mauvais labouré nous mit en difficulté. Les chiens n'avaient plus de connaissance à tel point, qu'ayant enveloppé de la ferme de la «Lye» jusqu'à la «Sarrée», je n'étais pas loin de penser que la chasse était terminée.

Dans le moment dépressif d'un long défaut, la magie de la poursuite, le goût infernal de la course, le bonheur de tout : du soleil, de la pluie, du ciel, des chiens, de la fatigue, de la vie tout simplement, ce bonheur absorbé goulûment s'arrête, et le temps redevient quotidien même banal ; la grâce, l'oubli, laissent la place au raisonnement



«...Hommes et chiens
s'entendent
autour d'un langage
qui épure l'homme
jusqu'au sauvage...»

et au doute. Il faut alors s'accrocher, tendre son énergie, mobiliser sa concentration, guetter dans une débauche d'attention le plus subtil indice qui ne peut venir que des chiens. Il faut croire en eux ; l'amour s'exprime dans la difficulté et il devient évident de les aimer, d'espérer en la lumière salvatrice qu'ils peuvent devenir : immense réconfort qui grandit ces compagnons, leur confère une intimité qu'un maître d'équipage ressentira pour le reste de sa vie

Hommes et chiens s'entendent autour d'un langage qui épure l'homme jusqu'au «sauvage», jusqu'à la perception secrète des instincts ; la chasse c'est aussi la confiance, la faculté de donner et d'attendre, la volonté de lutter : c'est un assemblage de secrets et de mystères inspirés par le ciel, jusque dans le fond de la terre. Sensations d'exaltés, sans doute, mais issues de la confrontation, de la violence et de la tendresse. Je me souviens avoir perçu dans des instants semblables le sens de



nos origines. Cet état a été déterminant pour les choix de ma vie.

Durant ces réflexions, mes pas appliqués s'évertuaient à retrouver le sens de la fuite, avait-il reculé ? De nouveau cherché l'eau vers la rivière du «Morion» ? Sans indication, je ne pouvais prendre un parti ; de plus, aucun de mes jeunes veneurs ne m'avait suivi : je me voyais seul avec les chiens... Je méditais sur cet abandon lorsque mes injustes pensées furent bousculées par une fanfare qui me parvint très affaiblie ; sans doute à mauvais vent quelque un sonnait le lièvre sur la route de Chaumont. Ce hasard providentiel,

confirmait l'indispensable équipe nécessaire à un laisser-courre : chiens et hommes. Nicolas nous offrait un nouveau bonheur. A son habitude, il avait pris les devants, il les prenait souvent très grands mais cette fois cela avait été concluant. Dès l'attaque, il s'était porté à la route de «Chaumont», convaincu que la chasse reviendrait à un moment vers «l'étang du loup». En effet, l'animal, sans voir Nicolas, ce qui arrangeait la situation,

avait enfilé le goudron sur trois cents mètres, fait un hourvari, sauté à gauche, puis à droite, traversé deux haies d'épines noires avant de disparaître en direction des «Brieux». C'est fou comme à certains moments quelqu'un peut vous paraître sympathique, parfois même fraternel. La meute, moins un chien attardé, Planter reconnut la voie lentement mais avec application. La poursuite reprit calmement, laissant à l'animal les vingt minutes d'avance qu'il avait acquises depuis la vue.

A peine la chasse parvint jusqu'au Brieux, contourna l'élevage de Boux, refusa la route de Moulins-Engilbert, vers Le Charmois, retraversa le chemin qui mène au domaine ; le lièvre rentrait sans doute, à son attaque dans la queue, d'où il était sorti une bonne heure auparavant.

Le silence s'installa dans les roseaux, laborieux, durable... Tous les membres de l'équipage s'étaient retrouvés et entouraient, l'autre côté de l'eau ; vingt minutes plus tard une immense clameur les réveilla, relancé, le lièvre battait l'eau dans le milieu de l'étang. Le nez dehors, les oreilles rabattues, il nageait et derrière lui dix chiens s'étaient mis à l'eau.

Image pétrifiante, tel un cerf, devant Hubert le piqueux, les trompes sonnaient le bat l'eau et cette apparition se confondait à l'imaginaire d'une



TRENTE ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE
Suite...

grande chasse.

Je n'ai du reste pas eu, dans ma vie de veneur, beaucoup d'occasions de revoir un lièvre à l'eau ; cette vision fragile est demeurée intacte. Ce jour là, je ne chassais avec mes chiens que pour la cinquième fois et cette innocente expérience me laissait une énorme capacité d'étonnement.

Après l'avoir traversé, l'animal sortit de l'étang, à l'endroit où il n'y avait personne, s'ébroua un instant... Il avait rétréci de moitié, ses postérieurs paraissaient immenses ; à la stupéfaction de tous, il se dirigea dans un galop très raide, en direction du «parc aux cerfs». L'arrière train haut semblait pousser en avant, vers le sol, sa tête, dont les oreilles tombaient de chaque côté. Il accusait beaucoup de chasse. Il disparut devant la clôture ; je me précipitais, jusqu'à l'étouffement, avec les chiens qui avaient fait le tour de l'étang ; j'étais aussi raide que lui, mais dans cette situation, j'aurais pu courir, avec souplesse, encore longtemps.

Les chiens n'en refaisaient pas. Enfin Pipit me rejoignit, puis le reste de la meute qui sembla intéressée le long du grillage en grosses mailles, tressé large, de plus de deux mètres de haut avec un rabat, côté intérieur. Un lièvre pouvait passer, pas un chien. Rien ne m'indiquait cette éventualité, si ce n'est un trou en forme de vasque qui passait dessous et qui ressemblait à un passage de renard ; cette alvéole m'attira,



Une prise à Freux (Belgique)...

je relevais sous les fils un poil fin, peut-être gris. Je ne pouvais me risquer de passer à l'intérieur ; mortifié de perdre définitivement le capucin, et avant de me résigner, je voulus vérifier les devants, je longeais la frontière fatidique, lorsque j'entendis quelques récris ; derrière moi, les chiens étaient rentrés et donnaient de la voix sur les quelques vingt cerfs et biches ; inquiet, persuadé d'une catastrophe imminente, je me glissais sous la clôture avec beaucoup d'efforts et me précipitais pour arrêter impérieusement les «audacieux brigands». Je n'osais imaginer les conséquences. Appelant à m'égo-siller, je les aperçus chassant et criant

à pleine gorge au cul de la harde qui s'était mise au galop. Quinze chiens sur vingt menaient bon train, parvenu à leur faire face je m'apprêtais à les arrêter en les fouillant, lorsqu'à une centaine de mètres de moi, un nouveau silence s'installa, celui-là subit, telle une rupture ; me précipitant vers ce vide inexplicable, je restais sidéré... Le capucin gisait allongé, pris par les chiens, au milieu d'une grande flaque boueuse, servant de souille à la harde ; les chiens couchés sur l'animal, lapaient l'eau trouble à grandes aspirations. Le lièvre que je saisis, avec une étrange impression, partagée entre le bonheur et le malaise, ressemblait à une momie. Il se tenait rigide et ce grand corps étiré, maigre, maquillé de glaise, tendant ses pattes vers une terre qu'il avait quitté, lui conférait l'impression d'une douleur respectable.

Embrassades, cris, étonnements, congratulations, effervescence, fierté, triomphe, impudence même, tout se mêla de l'un à l'autre...

Les trompes tuméfièrent toutes les lèvres, les chiens firent leur première curée, s'endormirent dans la paille et tout se termina par des agapes...

Mais je sais qu'au cours du dîner, je suis ressorti regarder les chiens en particulier Pipit, j'allais tant lui devoir... mais ce vieux valet d'exception descendant du célèbre Beagle anglais Christ Church Logman, dormait dans sa «robe grise» je regardais sa tête carrée, ses oreilles courtes en triangles... de sa truffe large et très noire, subtile, capable de déceler le change sortait une respiration régulière. Je les regardais, tous, les uns sur les autres : Lilac avec sa tête feu, si caressante, Beverly l'ancêtre couturé, Watchman petite boule de nerfs... Ce soir je les aimais, je voulais leur attribuer ce succès... Ils dormaient dans des tressaillements de rêve, aucun n'a levé la tête, je me suis reculé discrètement, la porte s'est refermée, j'ai vu une étoile filante qui s'abattait dans le lointain, j'ai entendu le souffle du troupeau, le feulement

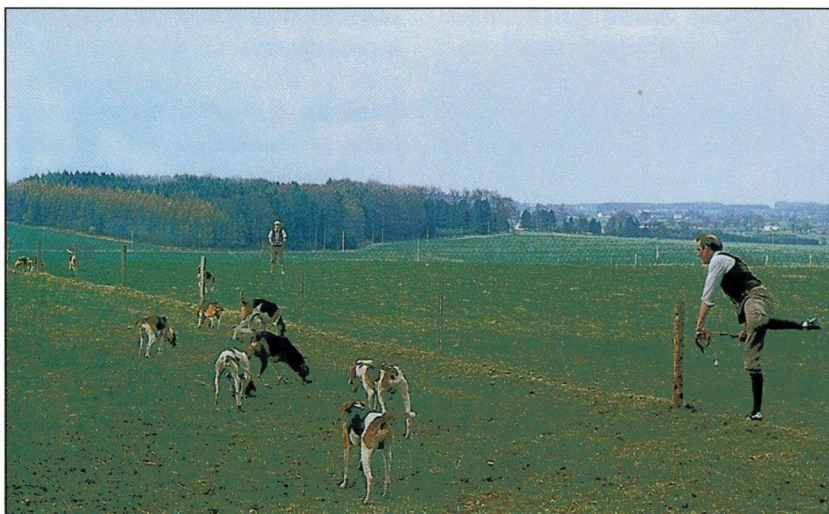


Photo : S. Levoe

...souvent après un parcours sportif !

La chance d'une vie,
c'est d'avoir
une passion.
Son prolongement
c'est la partager



Madame parcourt sa ville



Madame part pour la chasse !



Madame dans des fonctions plus réalistes

d'un rapace, et entre deux silences, un poisson qui sautait de l'eau ; j'ai senti la nuit qui se refermait sur la vie, sur toutes les vies, moins une, celle du premier lièvre... J'ai senti une vague difficulté à faire passer l'air dans ma gorge et je ne sais pourquoi le village que je voyais très bien, s'est légèrement troublé.

Aujourd'hui, Hubert est mort, son premier pied d'honneur de lièvre est parti avec lui.

Quant à l'autre, il s'est décroché cette semaine de son support, le temps l'a réduit, il a perdu ses poils. Je l'ai remis sur son clou et quelque trente ans après, j'ai relu la plaque de cuivre :

«Capucin lancé à l'étang du Loup Domaine de Boux, pris après une heure trente de chasse le 1er mars 1972, au parc aux cerfs.

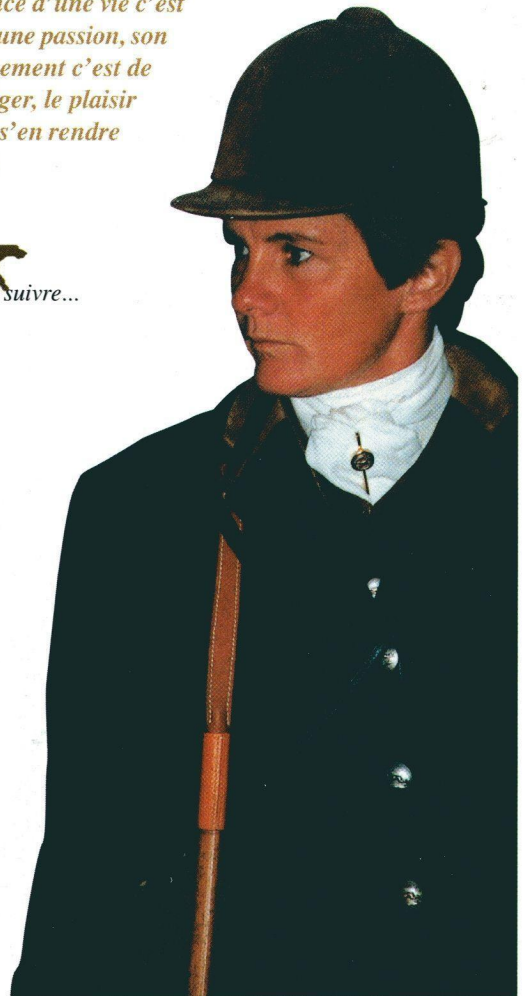
Les Honneurs à Hubert Colladant et à Béatrice Evain»

...qui quelques années après cette rencontre accroupie, avec le capucin ladré de la Nièvre est devenue ma femme. Quel parcours effectué avec elle !... Présente à chaque carrefour, efficace à chaque défaut, ardente à chaque bien-aller.

La chance d'une vie c'est d'avoir une passion, son prolongement c'est de la partager, le plaisir c'est de s'en rendre compte.



A suivre...



TRENTÉ ANNÉES DE COURRE DU LIÈVRE

Suite...

Et vint le jour du 300^e lièvre : l'émotion, comme au premier jour

Aujourd'hui, samedi 23 septembre 2000, j'ai donc pris le premier lièvre de la saison en 1h30. Nous étions en famille, mes deux filles, ma femme et deux fidèles suiveurs en vélo. Le lièvre, une vieille hase, sûre de son fait, sans doute chassée et rechassée, a choisi d'effectuer son parcours sur les chemins. Mal lui en a pris, car la chaleur lourde de cet après-midi, les quelques vues salvatrices, la volonté accrue à chaque minute de la poursuite, de s'acharner, à ne rien laisser refroidir lui ont été fatales. Je prenais mon trois centième lièvre.

Lorsque les chiens s'en saisirent avec ce petit cri aigu qui déchire, retentit en moi, l'étrange mélange d'ivresse et d'amertume. Au début, la joie envahie tout puis régresse jusqu'à la fin de la curée pour laisser simplement un trou, un vide, un désarroi. La hase n'était

plus et j'avais l'impression que dans un même temps, j'avais coupé des arbres, écrasé des fleurs, tout transformé... J'avais d'un coup obscurci le ciel et tout ce bleu me tournait le dos. Cette réflexion fût effacée par le cri de joie de ma fille qui le tenait, déjà raidi, par les postérieurs et cela ressemblait au bonheur.

A son bonheur de l'instant, à la récompense de ses efforts. Je me suis dit une nouvelle fois : la chasse est vraiment magnifique, les chiens m'entouraient, regardaient avec cet œil attendrissant, presque blanc, leur proie attendant avec impatience la récompense. Une nouvelle fois, je ne résoudrais pas l'affrontement du bonheur et de l'inquiétude, je n'avais qu'à remercier le ciel !

Je remontais dans la camionnette, déjà



«...et cela
ressemblait
au bonheur...»





«...Ils n'ont vécu
que pour la chasse...»

quelques gouttes pleuraient sur le pare-brise, le vent se levait, la certitude m'envahit : demain je recommencerais

jusqu'au bout, avec la même ferveur que cette première fois déjà lointaine, où le premier lièvre et tous les

autres anéantis par la course, auront livré leur intime secret et rendu à ce prix, plus proche tous les lièvres vivants.

Parcours de trente années... Grâce soit rendue à tous ceux qui l'ont permis, à ceux qui en ont gardé la mémoire, peut-être la nostalgie... Grâce soit rendue à tous ces chiens disparus, à leur énergie, à leur volonté, à leur gaîté, à leur persévérance ; ils n'ont vécu que pour la chasse, et grâce à eux nous avons recueilli précieusement leur passion.

Philippe Verro

Caracole, si discrète mais si présente

L'une des meilleures, Caracole, est morte ce matin à dix ans. Je l'avais emmenée en consultation, elle respirait mal. J'ai dû la laisser en observation ; traînée dans un couloir, au bout d'une laisse que sa liberté lui avait évité toute sa vie, elle avait tourné la tête vers moi, en résistant sur le carrelage et m'avait fait comprendre que je ne la reverrai jamais.

C'est arrivé ! Elle est morte seule, dans une cage de clinique, sans moi, sans la meute, loin de la forêt, loin de la chasse qui demain recommencera et qui aura été toute sa vie...

« Cacole ou Cacolette » je me devais de prendre la plume pour que quelques uns sachent... qu'ils imaginent tes départs joyeux pour ces poursuites que tu aimais... qu'ils se souviennent qu'au pied du mur du potager, tu es toujours là... Demain la chasse sera triste sans toi, sans ton passage au bout d'une allée... Caracole, tu auras été l'une des meilleures, ton allure, ta dignité, ton intelligence se conjugaient à ta familiarité discrète. Tu me témoignais une affection pudique.

Jamais, je crois, je n'ai crié sur toi ; ton regard qui comptait parmi les plus étonnés m'en aurait dissuadé. J'ai vu disparaître tant de chiens ! Mais je n'ai pas de familiarité avec la peine...

Caracole aujourd'hui, a fini de traverser ma vie et cette chienne qui passe, brise un instant mon espérance. Comment vais-je faire pour ne plus l'entendre emmener son lièvre sur les chemins ?

« Caracole » j'écris une dernière fois ton nom, je te remercie d'avoir si fortement existé...

